

FRANCIS FAGGIANELLI



POLITICA
Ou la trahison des élites



ROMAN



1

Ce n'est pas tant la pluie fine qui mouille la banlieue de Paris qui le fait se lever du pied gauche, mais bien la mission que son employeur lui a demandé de finaliser aujourd'hui, dernier délai. Elle est loin l'époque où il portait la fleur au fusil, fier d'effectuer un travail peu connu du grand public et surtout d'avoir été accepté au sein d'un sérail dont le niveau de clandestinité est tel que celui des Francs-Maçons n'est en comparaison, que de la roupie de sansonnet. Ce métier des plus lucratifs s'enorgueillit toujours de jouir d'un statut au sein duquel la totale liberté n'a pour frontière que celle d'aboutir à la demande du client... Et c'est bien le cas aujourd'hui. Minuit !

Ce n'est ni plus ni moins l'heure limite au-delà de laquelle, l'arroseur risque d'être arrosé... Ou plutôt, le tueur d'être tué. C'est ce que l'on appelle au sein de cette communauté des plus fermées, les risques du métier. La seule façon d'éviter cette fin des plus indignes est de s'assurer qu'il n'a pas omis de cotiser à sa caisse de retraite durant ses quarante annuités de labeur. Une autre façon plus glorieuse de répondre à l'appel insistant de sa paire de pantoufles, est de ne pas passer outre le moment fatidique durant lequel il viendrait à son index l'idée saugrenue de trembler sur la gâchette. ... Il n'en est pas encore là ! Mais il sent bien quand même que le côté néfaste des ans ne se prive pas de lui préparer l'un de ses inexorables pièges auquel il a la crainte de ne pas pouvoir échapper... Celui dans lequel l'on s'enfonce insidieusement... Celui des sables mouvants de la compassion et de la pitié... Disons-le ! Sans avoir peur de la franchise... Celui de l'amour de son prochain, tout simplement ! Jusqu'à aujourd'hui, tous ceux qu'il a eu en ligne de mire, n'ont eu aucune chance de lui inspirer ne serait-ce que l'ombre d'une

ébauche de tels sentiments, étant donné qu'aucune balance dans le monde, si sophistiquée soit-elle, n'a eu la robustesse de supporter le poids de leurs infamies.

En l'instant, le plaisir habituel de visser son silencieux sur le canon de son Beretta, est altéré par le regard qu'il ne peut détourner de la photo posée devant lui, sur laquelle une petite brune exhale tout le bonheur dont une enfant de sept ans est capable lorsqu'elle est serrée entre un père et une mère dont elle est l'unique trésor.

Yvan ! ... Il se fait appeler Yvan... Prénom qu'il déteste tant il a été associé à *le terrible*, par quelques-unes de ses relations dont la culture historique leur a permis d'accéder à ce genre de moquerie. Yvan donc, devant la photo que son commanditaire lui a balancée froidement sur la table, n'a pu s'empêcher de réagir :

— J'élimine des individus et non pas des familles entières, a-t-il réagi, nerveusement.

— Désolé ! Nous n'avons que cette photo, mais vous vous trompez !

— Ah ! Balbutia Yvan.

— Il ne s'agit que de la femme.



2

Une petite brunette de sept ans déboule les marches des escaliers de l'entrée principale de l'école primaire Massillion. Son cartable bringuebalant sur son dos lui paraît plus léger que les matins où, encore à moitié endormie, elle se laisse traîner par sa mère à travers les quelques rues qui les amènent de la Place des Vosges où elles résident, jusqu'à la rue du Petit Musc où se trouve l'école. Ce matin-là, une série de petits événements a rendu la mise en route légèrement plus laborieuse que les autres jours : d'abord, Manon a mal dormi. Elle a fait plusieurs cauchemars dont l'un en particulier lui a laissé une telle amertume qu'Isabelle, sa mère, a dû monter le ton pour lui faire avaler son croissant qu'elle trempe rituellement dans un grand bol de chocolat avec autant d'application que de délice. Dans son rêve, une ombre noire voulait faire du mal à sa maman. Elle voulait courir pour la sauver, mais ses jambes ne répondaient pas. Elle voulait crier pour la prévenir, mais aucun son ne sortait de sa bouche. Elle s'était réveillée, frissonnante d'angoisse, baignée de sueurs, hésitant à aller se blottir contre le corps rassurant de sa mère... Son père étant absent pour quarante-huit heures.

Et puis, ce matin il fait mauvais ! Manon n'aime pas cette pluie qui frappe les carreaux, attristant le vaste appartement qui dégage une telle sérénité lorsque les rayons du soleil blanchissent les murs et font briller le parquet. En plus, sa mère a décidé de lui faire les nattes. Ce n'est pas que Manon n'aime pas cette coiffure, bien au contraire... Avec le noir de son abondante chevelure et ses yeux de la même teinte, son père a pris l'habitude de l'appeler *ma puce indienne*, tout en jouant avec ses tresses qu'il ne se lasse jamais de tirer.

Traversant la cour au milieu du groupe piaillant de ses copines, elle aperçoit déjà au-delà de la grille le sourire de sa mère et la main qui s'agite vers elle. Habituellement, dès que le cloche sonne, le temps durant lequel elle court pour enserrer de ses bras la poitrine d'Isabelle, ne compte pas, mais en cet instant, elle ne comprend pas la lenteur subite de sa course... Une sorte de ralenti qu'elle ne maîtrise pas et qui lui laisse tout le temps de voir la silhouette de sa mère s'affaisser, telle une poupée de chiffon dont la blancheur du chemisier sous le bleu de la veste, selon le bon vouloir d'un magicien, se laisse envahir par un rouge humide, que Manon a le temps de juger indécent, avant d'être emportée par son élan pour n'appréhender que le vide devant elle.

Les cris à l'entour ne font qu'exacerber sa sensation soudaine de lucidité... L'une de ses jambes repose sur celles de sa mère contre laquelle elle a butée... L'odeur du trottoir qu'elle a contre sa joue et le granuleux du ciment qui la blesse... Des chaussures qui vont qui viennent, dans une sarabande affolée... Des mots, des phrases... *Mon Dieu ! La pauvre petite !* ... Des sirènes et soudain, des bras puissants qui la soulèvent pour l'envelopper dans une couverture dorée, avec un petit crissement métallique. Un visage se penche sur elle, tandis qu'elle sent qu'on la conduit, allongée vers une lumière bleue qui scintille en tournant autour d'elle... Elle est belle, c'est un ange, c'est ma mère, pense-t-elle, devant le sourire rassurant d'une jeune policière courbée sur elle et qui lui tient la main.

Yvan est un professionnel. Personne dans la foule des parents, n'aurait pu imaginer que cet homme à l'allure sportive, vêtu d'une veste en tweed aux coudes gainés de cuir sur un pantalon de velours aux fines côtes, les yeux clairs, attentifs derrière des lunettes rondes à la monture d'écailles de couleur marron, coiffé d'une casquette de velours... Personne... Oui, personne, parmi ces pères et ces mères noyés dans les piailllements joyeux de leurs enfants, n'aurait pu se douter que de ce cartable coincé sous un bras, censé contenir une partie du savoir de ce pseudo-enseignant, une main habile allait extraire juste ce qu'il fallait d'un Beretta qui allait pousser son petit cri mortel... Un *flop*

quasi inaudible, à peine exhalé par un silencieux de haute facture.



3

Jean-Claude, à l'âge de cinquante ans, est un industriel reconnu. Bien qu'ayant hérité de l'entreprise de son père, son entourage se garderait bien de le classer dans la catégorie des héritiers dits *nés coiffés*. Ses vrais amis ont toujours reconnu le courage dont il a fait preuve devant le cadeau empoisonné dont il a accepté la charge... Une usine qui périclitait, frôlant chaque année un peu plus, les bords de la faillite. Pas une seule fois dans son esprit, l'idée ne lui est venue de refuser ce qu'il a, sans hésiter, toujours considéré comme une chance... Celle d'avoir l'occasion dans sa vie de rencontrer ce qui allait lui permettre d'évaluer ses compétences... De savoir qui il était vraiment... La chance de se frotter de front à un véritable défi... Celui de hisser cette entreprise bien au-dessus de la plupart de celles de ses consœurs.

Ce matin-là, lorsqu'il débarque à Roissy de l'avion de onze heures arrivant de Londres, il n'en croit pas ses yeux. Il sait bien que Jocelyne, sa secrétaire depuis plus de quinze années maintenant, est d'une compétence rare alliée à une fidélité à toute épreuve, mais de là à venir l'accueillir à son retour de Londres... Cela le laisse perplexe. Il ne le reste pas longtemps après avoir écouté la jeune femme qui, avec tout le tact dont elle est capable en cet instant, lui apprend que sa femme vient d'être opérée en urgence à l'hôpital de la Salpêtrière. Jean-Claude se ferait couper les quatre membres pour Isabelle, mais cela ne resterait que son affaire, sans altérer l'image du roc indéfectible sur lequel tous ses collaborateurs peuvent s'appuyer, quelle que soit la gravité des événements, qu'ils soient d'ordre professionnels ou privés. Jocelyne ne s'étonne donc pas de la

passivité avec laquelle son patron reçoit la nouvelle. Il demande, sur un ton neutre :

— Comment est-ce arrivé ?

Jocelyne lui explique en choisissant ses mots avec précaution.

— Une balle, dites-vous ?

— Oui, Mais dans l'épaule, lui répète-elle pour le rassurer. Le professeur Deschamp que vous connaissez, nous a assuré que ce n'était pas grave.

— Deschamp ? Oui, Je le connais ! ... Il est bien !

— Ne vous inquiétez pas pour Manon, ajoute Jocelyne. Elle a été choquée, bien sûr, mais votre mère est immédiatement accourue. D'ailleurs, elles vous attendent toutes les deux à l'hôpital.

Jocelyne lui a évité le taxi. Elle conduit prudemment, de la même manière que s'il s'était agi de transporter un blessé grave. Jean-Claude reste muet, puis, après avoir quitté la bretelle de Roissy, il lui dit :

— Vous savez Jocelyne, vous pouvez aller un peu plus vite... Ce n'est pas moi le blessé.

Jocelyne connaît bien son patron et elle sait que son autorité toujours de bon aloi, ne déborde jamais, restant toujours sur la ligne infranchissable de la politesse et de la bienveillance. *Il a senti mon embarras... Il est venu à mon secours*, se dit-elle, en appuyant sur l'accélérateur.

La porte de la chambre à peine franchie, Manon est déjà dans ses bras, secouée de sanglots qui l'atteignent au plus profond de son être. Jean-Claude la soulève et la serre contre sa poitrine... Ce cœur d'enfant qu'il sent battre à l'unisson contre le sien, c'est aussi celui d'Isabelle qui, par l'intermédiaire du monitoring, lui envoie les *bips* réguliers de la vie. Il découvre par-dessus l'épaule de sa fille le visage de sa femme dont la pâleur semble étonnamment sublimer la beauté.

— Elle n'est pas encore réveillée, lui murmure sa mère en déposant un baiser sur sa joue.

Jean-Claude repose Manon au sol, rend son baiser à sa mère et leur dit, avec la plus grande douceur dont il est capable en cet instant :

— Soyez gentilles ! Allez m’attendre dans le couloir. Ce ne sera pas long.

Sa mère connaît son fils. Elle obéit et sort en silence en prenant Manon par la main. Jean-Claude s’assoie sur le lit et, s’allongeant le plus délicatement possible, repose son visage sur la poitrine d’Isabelle et laisse aller ses pleurs.



... Yvan sait qu’il a raté sa cible. Au dernier moment, il n’a pas pu lutter contre la force qui a dévié de quelques millimètres le canon de son Beretta. *Est-ce le refus de mon inconscient d’accréditer un acte qu’il a jugé contre nature, ou bien la vue de cette petite gamine se précipitant vers sa mère, les nattes au vent, le visage ruisselant de bonheur ?* Se questionne-t-il. La crainte qui l’assaille, alors que pour ne pas être remarqué, il adopte l’attitude de la petite foule de parents qui s’affolent, ne vient pas tant du fait que dès ce soir il devra rendre des comptes à ses commanditaires, mais bien plus de ce qu’il craignait ce matin même : la perfide intrusion du sentiment de compassion envers ses victimes. Il a fait l’effort de se reprendre pour faire comme tout le monde... Il s’est précipité vers Manon en murmurant des : *Mon Dieu ! Mon Dieu !* Puis, il s’est esquivé discrètement après que les secours soient arrivés. Il regarde sa montre... Il s’est retardé... Il pensait que comme toutes les autres fois, l’opération serait expédiée en quelques minutes. Il regarde encore sa montre et accélère le pas. Il se dépêche de rejoindre son studio pour se changer, car s’il y a bien une chose qu’il déteste, c’est d’arriver en retard à son bureau... Habitude qu’il s’est bien efforcé de ne jamais donner à ses employés et encore moins à sa secrétaire.



Jean-Claude n’est pas naïf. En s’engageant dans la politique, il n’ignore pas les risques qu’il fait prendre à son entourage et il n’a jamais été question de se lancer dans une telle aventure sans avoir l’assentiment d’Isabelle. N’était-ce pas ce qui avait attiré

celle-ci vers ce jeune étudiant de l'École Centrale ? ... Cet allant dont il faisait preuve et dont on percevait si bien la constance dans tout ce qu'il projetait, tant dans le domaine d'un avenir professionnel dont il ne doutait pas, que dans celui de l'affectif dont elle fut la tendre victime au premier regard qu'ils échangèrent. Elle ne quitta jamais ses côtés. Ils gravirent ensemble les marches pour atteindre les paliers successifs de sa réussite dont chacun ne manquerait jamais de présenter un caractère initiatique.

Initiation ! Voilà un mot qui cogne dans sa tête depuis sa plus tendre enfance... Son père, qui possédait une petite entreprise de sous-traitance en mécanique générale, non seulement n'avait cessé de lui susurrer ce mot magique, mais l'avait fortement encouragé à en découvrir la signification. C'est ainsi que tout naturellement, dès l'âge de quatorze ans, le chemin de ses loisirs, sans délaisser ceux de son âge, le conduisait rue Richard Lenoir, dans le onzième arrondissement de Paris, non loin de la Bastille, où l'attendaient les fraiseuses, les postes à soudeuse, les tours, dont, au grand plaisir de son père, il avait fait ses jouets.

Le baccalauréat en poche et après un concours qu'il passa haut la main, il intégra l'École centrale de Paris. A la fin de sa troisième année, une petite voix n'avait cessé de lui répéter : attention mon petit gars ! Ne t'endors pas sur tes lauriers ! Tu sais que ton diplôme d'ingénieur généraliste délivré par ton école représentera peu de chance de te hisser au-dessus des autres... Cherche et trouve une voie novatrice... N'oublie pas que tu as un avantage que n'ont pas la plupart de tes collègues... L'initiation de base à la mécanique, celle que t'ont transmis les ouvriers de ton père.

Il décida de se lancer dans un domaine qui après mûre réflexion, lui apparut plein d'avenir... Celui de l'automatisme, non sans au préalable avoir satisfait aux principes de son père : assurer ses arrières pour aller de l'avant. Pour cela, il alla approfondir ses connaissances en décrochant un Master of Science à l'université de Berkeley, en Californie. Estimant alors qu'il avait tous les atouts en main pour réussir, il se présenta sur le marché du travail dans l'espoir d'y rester le moins longtemps

possible. Ses vœux ne tardèrent pas à être exaucés lorsque la Société Jeumont-Schneider, importante entreprise de matériels électriques et électroniques, lui offrit une brillante perspective de carrière en le nommant chef de projet en automatismes industriels.

Ce poste allait lui servir de tremplin pour, non seulement sauver l'entreprise de son père, mais aussi pour lui donner un nouvel essor. Avec l'approbation des dirigeants de Jeumont-Schneider qui lui accordèrent un poste à mi-temps, il étudia le portefeuille des clients de son père et il constata qu'une part importante des commandes était destinée au secteur de la manutention : convoyeurs, tapis roulants, élévateurs, chariots autoguidés, etc. Il se dit alors, qu'en joignant les compétences de son père aux siennes, il devait-être possible de développer une activité de produits propres dans le secteur de la manutention où, à ce jour, aucun acteur ne dominait le marché.

Toujours en accord avec ses employeurs, il créa, pour des raisons commerciales évidentes, une société indépendante de celle de son père, tout en s'appuyant sur l'infrastructure existante : bureaux, secrétariat, comptabilité, ainsi que sur son atelier de mécanique et sa connaissance des matériels de manutention.

Grâce à ses vertus de contact, à ses relations, à sa qualité de centralien et à sa persévérance, il obtint aisément ses premières commandes, toutes livrées à terme, à la plus grande satisfaction de ses clients. Peu à peu, au fil des années, le nombre et le montant des commandes ne cessèrent d'augmenter, ainsi que les bénéfices. Vu l'ampleur que prenait l'entreprise, il fallut quitter la rue Richard Lenoir pour intégrer de nouveaux locaux à Montreuil dans la banlieue parisienne, au sein desquels pas un de ses ouvriers ne manqua d'être intégré.

Le jour où l'entreprise devint un acteur important du secteur, spécialiste de *la manutention intelligente*, convoitée par ses plus gros concurrents français, et même étrangers, Jean-Claude, aspirant à une nouvelle activité qu'il jugea incompatible avec celle de chef d'entreprise, décida de vendre.

Lorsque l'acheteur parapha l'acte de vente, il devenait propriétaire d'une société industrielle qui, en peu d'années, était passée d'une vingtaine à plus de deux cents employés.

Durant le cocktail qui clôturait les démarches, l'acheteur prit Jean-Claude à part et lui demanda :

— Quelles vont-être vos activités à venir... Si ce n'est pas indiscret, bien entendu !

— Je vais me consacrer à des activités citoyennes, répondit Jean-Claude à celui qu'il avait perçu dès le début des pourparlers, comme un homme digne de reprendre son affaire. L'homme le fixa, le regard vacillant de surprise, puis, plus par politesse que par véritable conviction, son verre de champagne à la main, il murmura :

— Je vous souhaite bien du plaisir.



Il va sans dire que les deux dernières années qui ont suivi la vente de sa société n'ont pas été que du plaisir. Cela aurait pu l'être si le temps utilisé n'avait pas été consacré uniquement à la création de son Parti, associée à toutes les réunions durant lesquelles il prenait la parole devant ses partisans. Ses idées, portées par une voix qui s'assurait au fil des jours, pénétrant insidieusement non seulement les différentes couches sociales, mais aussi bon nombre de chefs d'entreprises qui tendaient l'oreille vers ce petit nouveau qui avait pour lui d'être des leurs, commençaient à en inquiéter plus d'un. Il se passa ce qu'il n'avait pas prévu, mais qui était prévisible pour un vieux renard de la politique... Ce qui n'était pas son cas... Il reçut nombre de menaces et de coups de fil dont l'anonymat en était l'apanage, bien entendu. Considérant que ces pratiques faisaient partie de la tradition, il ne s'en inquiéta pas et continua sa progression dans les sondages. Son Parti, auquel il avait donné le nom *Union citoyenne*, commençait à éclairer non seulement les murs de la capitale, mais aussi ceux de la plupart des villes de province.

Il fut que la bagarre était véritablement engagée lorsqu'il prit conscience que sa notoriété avait dépassé les frontières... En

priorité celles de l'Angleterre lorsqu'il reçut une lettre de Londres, invité par le Club des entrepreneurs britanniques afin de faire une conférence sur la nécessité de rénover les systèmes politiques au sein de certaines démocraties.

Le soulèvement régulier de la poitrine d'Isabelle contre sa joue l'a bercé au rythme du temps passé. *Je resterai là, contre toi... L'éternité s'il le faut... Tant que ta vie ne rejoindra pas la mienne*, murmure-Jean-Claude. Puis, tel un rêve qui se réalise enfin, il sent la main d'Isabelle se poser sur sa nuque et ses doigts tremblants dans ses cheveux. Il ne sait pas à qui adresser les centaines de merci qu'il murmure, mais il les dit quand même... Ils iront là où ils veulent, voilà tout ! Se dit-il.

Isabelle n'est qu'à demi consciente. Il pose une main sur son front lorsque la porte s'ouvre sur une infirmière qui lui annonce que quelqu'un le demande au téléphone. Il laisse entrer Manon et sa mère dans la chambre et suit l'infirmière.

La voix de Julien Danvers le réinstalle dans le présent. Julien est non seulement journaliste au grand quotidien l'Évènement, mais aussi et surtout son meilleur ami. Après avoir été rassuré sur l'état de santé d'Isabelle, Julien lui dit :

— L'attentat d'Isabelle va paraître dans l'édition du soir. Je tiens à te lire l'article qu'un collègue a pondé. S'il y a quoi que ce soit qui te gêne ou qui te paraît inexact, n'hésite pas ! Mon collègue ne s'offusquera pas s'il doit changer quelque chose.

Après avoir écouté le compte-rendu de son ami, Jean-Claude le rassure :

— C'est parfait, Julien ! ... C'est ce qu'il fallait dire ! ... Pas moins, pas plus.

Julien, conscient de l'état de son ami, écourte la conversation, non sans lui avoir fait promettre au préalable, de se voir le plus tôt possible.

Julien a été l'un des maillons de la chaîne relationnelle qui n'a cessé de s'allonger depuis la décision prise par Jean-Claude de consacrer sa vie à l'épanouissement de la société civile. Julien est un journaliste de terrain qui maintes fois, non seulement a refusé le poste de rédacteur en chef, mais aussi celui de directeur

du journal, arguant que, ne voulant pas se trahir lui-même, il se garderait bien de le faire envers ses lecteurs dont il s'était juré de ne pas perdre ne serait-ce qu'une once de la confiance qu'ils mettaient en lui. Le terrain ! Rien que le terrain ! Telle est sa devise ; même si parfois le terrain devient dangereux. Après avoir raccroché, Julien, pensif, laissant sa main sur le combiné, appelle sa secrétaire :

— Dites-moi, Odile ! Vous avez bien pris en sténo le discours que mon ami Jean-Claude a prononcé à Londres il y a trois jours ?

— Absolument, Monsieur ! J'ai fait comme vous me l'avez demandé. J'ai contacté mon amie qui est interprète intermittente au Club des entrepreneurs britanniques et qui a bien voulu me téléphoner le contenu du discours.

— Vous l'avez mis en clair ?

— Bien entendu ! Je vous l'amène immédiatement.

Julien, après avoir donné la consigne de ne pas le déranger, s'installe confortablement dans son fauteuil et entame la lecture des trois feuillets tapés à la machine par Odile :

Mesdames et Messieurs,

Tout d'abord, je vous remercie pour votre invitation qui me flatte, venant d'un pays qui a instauré la démocratie, en donnant le pouvoir à son parlement, un siècle avant notre Révolution française, et, faut-il le préciser, sans effusion de sang !

Je n'ai donc pas de leçons à vous donner et je ne vous parlerai que de la France, de sa situation inquiétante et des remèdes que l'on peut envisager d'y apporter. Je répondrai ensuite avec plaisir aux questions que vous voudrez bien me poser.

Notre pays fonctionne très mal, en dépit d'atouts majeurs. Force est de le constater, en dehors de tout esprit partisan. Et cela ne date pas d'hier : la droite et la gauche se succèdent au pouvoir depuis des années et la situation ne fait qu'empirer.

Croyez-vous qu'une conjoncture internationale en est véritablement la cause ? Évidemment non, puisque bien d'autres

pays comparables au nôtre, s'en sortent beaucoup mieux que nous. Est-ce parce que nos hommes politiques sont incompetents, paresseux ou corrompus ? Bien au contraire nous disposons d'hommes de qualité, pour la plupart.

Alors d'où vient le problème ? Du simple fait, selon nous, que l'on puisse faire carrière dans la politique. En effet le principal objectif d'un homme politique est alors de se faire réélire, ce qui implique de mécontenter le moins de monde possible. Or, lorsqu'il faut, dans l'intérêt général, réformer ou innover, il se trouve toujours une partie de la population qui y est opposée, soit par peur irraisonnée du changement, soit parce que cela va à l'encontre de certains intérêts particuliers (communautés, lobbys, etc...). Dans ces conditions, la propension universelle, pour se faire réélire, est d'éviter les sujets qui fâchent et de se limiter le plus souvent à des projets d'importance secondaire, non par paresse mais par intérêt politique personnel, c'est à dire par clientélisme. Et c'est exactement ce que l'on observe.

La solution résulte de l'analyse précédente. Il faut rendre impossible le carriérisme politique avec une seule mesure : les mandats politiques ne sont pas renouvelables plus d'une fois, ni cumulables. Les modalités exactes sont à mettre au point et on pourrait sans doute envisager certaines exceptions, par exemple pour les mandats municipaux des petites communes, où il est parfois difficile de trouver un candidat.

Cela revient à donner enfin le pouvoir à la société civile, c'est à dire au fond à chacun de nous, au lieu de confier notre destin à des apparatchiks, certes animés au départ des meilleures intentions du monde, mais vite rattrapés par le souci de leur carrière, dont les impératifs coïncident rarement avec l'intérêt général.

De nombreux peuples, dont les Français, plutôt que de prendre leur destin en main, préfèrent rêver d'hommes providentiels qui, tels les héros antiques, les conduiraient sans efforts individuels vers un avenir radieux. Dans l'histoire de la France combien y a t'il eut de vrais hommes providentiels ? Ceux qui se sont présentés comme tels nous ont souvent conduits à la catastrophe. Quant à ceux qui ont été réellement bénéfiques

pour notre pays (il y en a eu tout de même), ils l'auraient été tout autant en ne restant qu'un temps limité au pouvoir. D'ailleurs, lorsqu'un élu a exercé un mandat à la satisfaction de la majorité des électeurs, il peut parfaitement prolonger son action en conseillant son successeur en ayant, par exemple, un rôle actif dans son Parti politique... J'en parlerai plus loin.

Il existe une deuxième bonne raison de ne pas renouveler et cumuler les mandats : la démocratie est le gouvernement du peuple par ses représentants légitimes. Si ceux-ci deviennent des professionnels de la politique, sous un fallacieux prétexte d'efficacité, constamment démenti par les faits, ils perdent leur légitimité car ils ne sont évidemment plus des citoyens ordinaires. Ils perdent le contact avec la réalité, si tant est qu'ils l'aient eu un jour, et deviennent des apparatchiks.

Nous avons dit "sous un fallacieux prétexte d'efficacité, constamment démenti par les faits". Précisons pourquoi. On entend souvent dire : la politique est un métier, elle doit donc être réservée à des professionnels de la politique. Lorsque l'on voit le résultat désastreux obtenu par nos hommes politiques, principalement ceux issus de l'ENA en France, on peut effectivement se dire qu'ils ne maîtrisent pas grand-chose, et que n'importe quel amateur de bon sens ferait bien mieux. On se souvient d'ailleurs que des hommes comme Antoine Pinay ou René Monory, petits entrepreneurs qui n'étaient pas issus du sérail, ont été plus que compétents dans leurs fonctions.

Quand vous voyez l'un de nos élus, d'un bord ou de l'autre, passer avec aplomb du ministère de l'agriculture à celui des affaires sociales, puis à celui de l'industrie, croyez-vous qu'il soit compétent dans chacun de ces domaines ? Il est clair que non. Il s'appuie sur des conseillers et sur des fonctionnaires qui, eux, connaissent le sujet. Sa seule compétence propre est la manœuvre pour conserver son poste ou en obtenir un plus prestigieux.

Si les mandats deviennent non renouvelables plus d'une fois et non cumulables, les candidats s'appuieront comme

aujourd'hui sur leur Parti politique, mais avec une différence majeure : la lutte pour le pouvoir des égos surdimensionnés disparaîtra d'elle-même puisqu'il sera devenu impossible de faire carrière dans la politique. Au lieu d'être, comme aujourd'hui, surtout des outils électoraux non démocratiques au service de l'ambition personnelle des candidats, les Partis politiques retrouveront alors naturellement leur rôle essentiel, à savoir, préparer solidement les mesures à soumettre aux suffrages des électeurs et fournir aux élus l'appui indispensable pour remplir leurs missions (ce qu'ils ne font absolument pas actuellement).

C'est le Parti, comprenant entre autres des anciens élus expérimentés (mais non rééligibles !), qui assurera alors la continuité des actions. Les actions entreprises par un élu seront ainsi prolongées par le suivant si les électeurs en ont ainsi décidé. Ce mode de fonctionnement serait hautement préférable à la pratique actuelle qui consiste à travailler constamment dans l'urgence, en réaction à la pression médiatique, ce qui dénote un amateurisme consternant.

Depuis des millénaires on sait que le pouvoir corrompt s'il est exercé trop longtemps. La seule solution réaliste est d'en limiter la durée d'exercice, comme les Athéniens, fondateurs de la démocratie, l'avaient compris il y a 2 500 ans. Et comme le demande l'immense majorité des Français (plus de 80% selon les derniers sondages) qui ne supporte plus de voir toujours revenir sur la scène politique des chevaux de retour trainant leurs innombrables casseroles et proposant de faire demain ce qu'ils ont été incapables de réaliser hier. Montesquieu disait déjà : " Tout homme qui a du pouvoir est porté à en abuser". Il ne faut donc pas lui laisser le temps de nuire. D'ailleurs qui peut sérieusement se prétendre indispensable et irremplaçable ?

Y a-t-il finalement un seul argument solide contre le non-renouvellement et le non-cumul des mandats ?

Porter la société civile au pouvoir pose un certain nombre de questions, auxquelles il est assez aisé de répondre si l'on est de bonne foi.

Plutôt que de vous proposer des réponses toutes faites, il me semble plus judicieux de vous donner maintenant la parole et d'écouter vos remarques, auxquelles je m'efforcerai ensuite de répondre.

Julien dépose les feuillets sur son bureau et se donne le temps de réfléchir sur ce qu'il vient de lire. *Il n'y va pas avec le dos de la cuillère, le Jean-Claude... Je le reconnais bien là, se dit-il, avec un sourire dont l'intention ne peut être interprétée que par lui-même... Celle d'un profond respect pour le courage de son ami qui allait se mettre à dos un minimum de quatre-vingts pour cent de la classe politique non seulement française, mais aussi étrangère, étant donné le contexte d'une Europe tout juste née il y a peu d'années. Ces idées, oh combien novatrices ! Ne risquaient-elles pas de faire tache d'huile sur certains pays ayant fait le choix d'adhérer à l'Union européenne, pense-t-il.*

Julien réitère un sourire en coin en imaginant la tête de certains politicards découvrant le choix du pays dans lequel Jean-Claude avait décidé intentionnellement de faire sa première conférence... L'Angleterre ! Le seul pays parmi les six membres, qui était entré dans l'Union à reculons et surtout qui avait réussi à conserver sa bien-aimée livre sterling, tout en restant le porte-avions des États-Unis d'Amérique.

Bien entendu, Julien allait s'arranger pour que ce discours publié dans l'Évènement dès demain matin, le soit non seulement dans tous les autres quotidiens, mais aussi qu'il soit repris et diffusé par toutes les radios de France.



4

L'inspecteur Franck Brutalspaire jette un regard morne sur le dossier que son inspecteur divisionnaire vient de jeter sur son bureau. Il l'ouvre lentement sans en avoir véritablement le goût. Si Albert, son bras droit, n'avait pas pris quelques jours de congé, il lui aurait refilé le bébé... Au demeurant, le jeunot qu'il aime bien, aurait pu ainsi faire la preuve des fameux progrès qu'il se targue sans cesse d'avoir faits. Ce matin, s'estimant presque partie prenante du temps maussade qui règne sur la capitale, Brutalspaire n'est pas enclin à la positivité... Tout est gris, sale... D'autant plus, alors qu'il ne sort jamais sa Lamborghini pour aller travailler, obéissant à une pulsion malsaine en faisant le contraire, il a rayé l'aile droite de son monstre sacré contre le pilier du portail.

Il a devant les yeux quelques feuillets qui relatent l'identique de ce qu'il a entendu à la radio de sa salle de bain, en se rasant ce matin : *une jeune femme, Isabelle Lemage, a été victime d'un attentat alors qu'elle attendait sa petite fille à la sortie de l'école Massillon, rue du Petit Musc dans le IVème arrondissement de Paris. Les secours l'ont aussitôt dirigée vers l'hôpital de la Salpêtrière où elle a été opérée en urgence. Aux dernières nouvelles, ses jours ne seraient pas en danger. Isabelle Lemage est la femme de Jean-Claude Lemage, un personnage éminemment connu du monde industriel, bien qu'il s'en soit retiré pour se consacrer à l'épanouissement de la société civile.*

Bien entendu, à chaque fois qu'il s'agissait de mener une enquête sur un personnage en vue, l'inspecteur divisionnaire ne manquait jamais d'écrire d'une main nerveuse, au feutre rouge sur la couverture du dossier : *attention où vous mettez les pieds !*

Pour l'instant, les pieds de Brutalspaire sont nonchalamment posés sur le bord du bureau, jambes allongées... Position de détente préférée, en totale disharmonie avec ses traditions d'élégance et de bons goûts que lui ont transmis ses ancêtres et qu'en temps normal, il prend grand soin de conserver, excepté de temps à autre, comme en ce moment où il les transgresse avec un plaisir non dissimulé, dans une sorte de snobisme à rebours qui a pour effet de faire sortir Albert de ses gonds. Son second ne manquant jamais, par une sorte de vengeance prolétarienne instillée par une adolescence difficilement vécue au sein d'une banlieue parisienne, de rappeler à son chef les origines nobles de sa famille. Ce jeu entre eux n'exclut nullement le respect qu'ils se doivent l'un envers l'autre... Brutalspaire n'étant que bienveillance envers Albert qu'il réchauffe sous son aile depuis plusieurs années maintenant, et Albert qui ne peut envisager, ne serait-ce qu'une seconde, de quitter un jour son mentor, ne serait-ce que pour aller faire carrière sous d'autres cieux.

Le collègue de Brutalspaire du commissariat du quatrième arrondissement qui a fait les premières constatations sur les lieux de l'attentat, ne va pas encore une fois le voir déboucher dans ses locaux avec enthousiasme, mais c'est ainsi ! ... Dès qu'une affaire met en cause, de près ou de loin, un homme politique ou quelqu'un faisant partie de son entourage, c'est inexorablement le 36 Quai des Orfèvres qui prend le relais.

Mais pour cette, fois l'inspecteur Bourdeau, à deux pas de la retraite, se fait bon bougre et de la manière dont ses inspecteurs traînent les pieds de bureaux en bureaux, Brutalspaire se dit qu'il y a vraiment peu de chances qu'il se batte pour conserver le privilège de l'enquête. D'autant plus que, l'expérience aidant, Bourdeau n'est pas sans savoir que les affaires touchant de près ou de loin la sphère politique, finissent souvent en eau de boudin, avec à la clé, un inspecteur, ou bien plusieurs mutés pour quelques années à Trifouillis les allumettes, pour s'occuper d'une enquête sans fin, concernant une suspicion de tentative de *touche-pipi*, entreprise sur des adolescents par le bedeau de la paroisse qui, pas de chance pour la maréchaussée, est le neveu légèrement arriéré de la femme du sous-préfet.

Brutalspaire, pour la première fois de la journée, retient un sourire à l'idée d'imaginer la tête du bedeau... Soyons sérieux, se dit-il, en s'asseyant en face de Bourdeau.

— Vous savez, il n'y a pas grand-chose à tirer de la scène du crime, commence ce dernier... Pas de douilles... Quelques témoignages que nous avons retenus et qui sont à votre disposition... Pas grand-chose de plus ! ... Nous avons à faire à un professionnel, voilà tout !

— Un professionnel qui rate sa cible ! ... Vous appelez ça un professionnel, vous ?

— Qui rate sa cible ? ... Comme vous y allez, mon cher collègue... Une balle dans l'épaule à deux centimètres du cœur et...

Brutalspaire le coupe :

— Raté ! Je vous dis ! À moins qu'il y ait d'autres raisons !

— Comment ça ! D'autres raisons ? ... Je ne vois pas...

— Que ce soit seulement un avertissement.

Bourdeau, dubitatif, n'osant pas contredire la vedette du 36, balbutie :

— Euh ! Oui... pourquoi pas après tout.

Brutalspaire se lève et dit :

— Faites-moi parvenir dans la journée les procès-verbaux des témoins

Il se dirige vers la sortie, puis se retourne pour demander :

— Vous m'avez bien dit que l'arme du tueur était munie d'un silencieux ?

Bourdeau, prit en flagrant délit d'omission capitale pour une enquête de ce genre, murmure précipitamment, le rouge aux joues :

— Oui, oui, bien sûr. Son arme était munie d'un silencieux.

Passé la porte, Franck se dit que parfois la retraite était une bonne chose... Pour certains en tout cas !



Yvan, une fois arrivé à son studio, se donne le temps de prendre une douche... Ce qu'il fait systématiquement après

chaque opération. C'est sa manière, non pas de s'absoudre, ce serait bien trop facile, mais de chasser les mauvaises odeurs de son acte... L'odeur de la mort. Une crainte subite le saisit. Il se précipite sur sa sacoche, en extirpe fébrilement les documents qui pouvaient en cas de contrôle justifier son état d'instituteur, passe plusieurs fois sa main au fond et, avec une sueur froide qui envahit son dos, se rend à l'évidence : elle n'y est pas ! ... La douille ! Elle n'y est pas nom de Dieu ! S'écrit-il.

Pourtant, il a pris le temps de s'entraîner à placer son Beretta à demi enfoui dans la sacoche, de manière à ce que la douille en soit directement éjectée après le tir. Ce n'est pas son habitude de commettre ce genre d'erreur. *Ne laisser aucune trace sur les lieux a toujours été le premier commandement garant de ma survie*, se dit-il en quittant son studio, vêtu d'un costume trois pièces, du pas assuré de l'homme d'affaires allant retrouver ses responsabilités quotidiennes. Mais aujourd'hui, il s'inquiète du léger déséquilibre de sa démarche... *La douille qui brille peut-être sur les lieux de mon méfait en est certainement la cause*, se dit-il encore, en espérant que ses proches collaborateurs ne perçoivent pas le changement que cette moitié de journée avait opéré en lui.



5

Brutalspaire ne connaît pas la rue du Petit Musc. Normalement c'est Albert, son adjoint, qui est chargé de ce genre de besogne... Aller sur le lieu du crime voir si la scientifique n'a pas laissé traîner un indice quelconque... Prétentieuse démarche de vouloir passer derrière ces gens-là dont la principale qualité est de ne rien oublier, pense Franck, mais après tout, cela lui permet de prendre un peu l'air et de découvrir un quartier qu'il ne connaît pas. Arrivé devant l'école, les mains dans les poches, il tourne en rond sur les pavés, prenant conscience de l'inutilité de sa présence... D'autant plus que les rues des quartiers chics voyant passer l'arroseuse municipale tous les matins, il y a peu de chances pour que les pavés luisant de propreté lui racontent quelque chose. Il va tourner les talons, lorsqu'un bruit de pas précipités se fait entendre derrière lui. Il se retourne pour voir une jeune femme traînant d'un pas rapide son petit garçon par le bras en le grondant :

— C'est la dernière fois que tu me fais arriver en retard... Tu m'entends ! ... J'ai honte ! Je suis la seule maman à se faire remarquer comme ça !

La maman appuie sur la sonnette de la porte d'entrée de l'école. La porte s'ouvre pour laisser passer une jeune femme qui, apparemment, pas plus surprise que ça, lance :

— Alors Robert ! Toujours aussi dur de se lever le matin !

— Ne m'en parlez pas ! Répond la maman.

Le Robert en question disparaît, tandis que la jeune femme, alors qu'elle amorce son retour, s'arrête soudain devant Brutalspaire, hésite un instant, puis demande :

— Vous êtes de la police ?

Franck, surpris, va demander à cette maman d'où lui vient cette perspicacité, lorsque se disant qu'il risque de perdre un temps précieux, il répond :

— Oui, je suis l'inspecteur Brutalspaire.

D'emblée, la jeune femme, avec un soupir de soulagement, lui dit :

— Vous tombez à pic, inspecteur ! Figurez-vous que j'allais passer au commissariat ce matin-même, car hier au cours de ce drame qui s'est déroulé ici même, j'ai cru voir quelque chose... Je n'en étais pas très sûre, mais ce matin à mon réveil, les choses se sont éclaircies.

— Racontez-moi ! Prenez votre temps !

— Eh bien, je ne sais pas pourquoi, mais en attendant Robert, j'ai remarqué un homme... Ce devait être un professeur ou bien un instituteur et...

— Franck la coupa :

— Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

— Sa tenue quoi ! ... Sa veste, ses lunettes et sa sacoche... Comme celles de la plupart des enseignants de cette école, d'ailleurs. Vous savez... en cuir marron. Mais ce qui m'a intrigué, c'est qu'il avait l'air d'attendre la sortie d'un enfant, or depuis le temps, tous les parents se connaissent... C'est normal, n'est-ce pas ?

Franck acquiesce et dit :

— C'était peut-être le père d'un enfant nouvellement inscrit que vous ne connaissiez pas.

La jeune femme reprit :

— C'est ce que j'ai pensé, figurez-vous ! Surtout lorsque je l'ai vu suivre des yeux la petite Manon qui courait vers sa mère. Je me suis dit que c'était peut-être quelqu'un de sa famille. J'ai mis peut-être deux secondes pour me tourner vers la personne qui s'écroulait et me rendre compte que c'était la mère de Manon. Donc juste avant, j'ai eu le temps de voir ce monsieur se pencher bizarrement sur sa sacoche et à ce moment-là quelque chose de luisant est sorti de sa sacoche.

— Vous n'avez pas vu ce que ça pouvait-être ?

— Ça s'est passé très vite ! ... C'était comme un insecte qui aurait sauté de la sacoche.

— Et cette chose vous n'avez pas pu voir où elle est tombée.

— Vous pensez ! Avec la cohue qui s'en est suivie, je n'ai plus pensé à ça. Ce n'est que ce matin que...

— Franck la coupe :

— Cet homme vous pourriez le reconnaître ?

— S'il est habillé pareil avec sa sacoche et ses lunettes, bien sûr que je le reconnaitrais.

La femme ébauche un léger sourire, puis ajoute :

— Mais vous y croyez, vous ?

Brutalspaire se dit que cette jeune femme a entièrement raison, mais pour mettre tous les atouts de son côté, il lui demande si elle ne voit pas d'inconvénient à passer au commissariat pour établir un portrait-robot.

— Je passerai ce matin et si d'autres détails me reviennent entre-temps, je vous en ferai part.

Brutalspaire reste un instant sur les lieux, pensif. Si les gars de la scientifique n'ont rien trouvé, et on peut leur faire confiance, c'est véritablement qu'il n'y avait rien, se dit-il. La seule chose qui ait pu se passer est qu'une personne présente ait pu ramasser la douille, ce qui est peu probable dans la panique du moment, ou bien que, poussée par un ou plusieurs pieds, elle ait rebondi bien en dehors de la scène de crime. Il s'éloigne, rejoint le trottoir sur lequel il fait quelques pas et s'arrête, surpris par le clapotis de l'eau qui s'écoule soudain dans le caniveau. Son regard remonte le mince flot et découvre un employé municipal qui vient d'ouvrir une vanne en amont. Il suit la course de l'eau qui, une vingtaine de mètres en aval, s'engouffre dans une bouche d'égout. Voilà peut-être la solution de l'énigme, se dit-il en emboitant le chemin du retour à grandes enjambées vers une station de taxi, pressé de donner les ordres afin que le service des éboueurs s'attèle à la fouille minutieuse de la bouche d'égout.

La douille, à l'abri dans son sachet plastique, repose sur le bureau de Brutalspaire. Il la regarde comme son pire ennemi, en imaginant ce qu'elle pourrait lui déblatérer si, d'un coup de baguette magique, un mage lui avait donné la parole. *Va-t'en donc tirer quelque chose de moi, maintenant que je me suis bien baigné dans la fange de l'égout et que les éboueurs m'ont bien tripotée dans tous les sens*, aurait pu lui dire le morceau de métal qui semble le narguer. *Elle aurait eu en partie raison*, pense-t-il, si ce n'est que les techniciens de la scientifique ont pu conclure leur examen avec certitude : la demoiselle-tueuse avait été éjectée d'un Beretta muni d'un silencieux. C'était l'unique résultat qu'ils avaient obtenu et qui corroborait celui effectué sur la balle extraite de l'épaule d'Isabelle. Sans trop y croire, Franck lance une recherche sur le Beretta. Dubitatif, il jette un coup d'œil sur le portrait-robot du tueur. Il doit reconnaître que Bourdeau, pour une fois, n'a pas traîné... Il a dû flairer, comme Brutalspaire, que l'affaire risquait de sentir le roussi... En effet, l'homme du portrait-robot réunit bien les critères de l'enseignant tranquille, à travers l'idée que l'on peut s'en faire, tout en n'oubliant pas que l'habit ne fait pas le moine : petite moustache, joues pleines de l'homme bien nourri, lunettes de pseudo-intellectuel au prix où la mutuelle a bien voulu les rembourser, et dernière touche citadine... Petite casquette de style campagnard, mais pas trop, juste de quoi rappeler sa solidarité écolo-paysanne à ceux qui, dans la boue durant dix heures chaque jour, remplissent le ventre de Paris.

Ce n'est pas avec ce portrait standard que je vais avancer. Il va falloir trouver autre chose, se dit Brutalspaire. Sans y croire, il s'empare de la dizaine de procès-verbaux établis par Bourdeau à partir des témoignages de parents présents sur la scène de crime. Au bout d'une bonne heure, un seul procès-verbal retient son attention, celui d'une jeune femme qui se trouvait la plus près de Manon lorsqu'elle était au sol, près de sa mère. La femme racontait la scène ainsi : *plusieurs personnes, et moi-même, nous sommes précipités vers l'enfant, lorsqu'un homme, certainement plus pressé que les autres de manifester sa compassion, m'a bousculée pour se pencher sur l'enfant en*

s'exclamant : mon Dieu ! Pauvre petite ! Puis il a disparu aussi vite qu'il était arrivé. Suivait la description de l'individu qui correspondait au portrait-robot.

Celui qui a recueilli ce témoignage, Bourdeau ou l'un de ses inspecteurs, ne brille pas par sa curiosité... Il est évident que cette femme avait d'autres choses à raconter... Du moins, c'est ce que je pressens, se dit Brutalspaire en décrochant le téléphone pour appeler Lacombe.

L'inspecteur Lacombe... L'homme le plus coléreux, le plus renfrogné, et le plus adorable qui soit sur cette terre. Avec sa moustache à la Brassens, ses cheveux gris frisés tel un bichon échappé des mains d'une toiletteuse, son épaisse chemise à carreaux à la bucheron canadien sur son pantalon de velours côtelé marron, tenu par deux bretelles des années-trente... Il ne lui manque plus que la guitare et l'accent de Sète pour qu'une foule en délire lui réclame des autographes. Malheureusement, son accent corse à couper au couteau que l'île de son enfance a définitivement imprégné dans la partie la plus abyssale de son cerveau, ne laisse place à aucun doute... Il n'a vraiment rien à voir avec la ville de Sète. C'est le souffre-douleur bien aimé de Franck.

Albert, son bras droit, adore Lacombe, naturellement, mais encore plus quand Brutalspaire fait semblant de le prendre en grippe. Les lèvres boudent alors sous l'épaisse moustache qui tremble, avec les yeux qui glissent vers les tempes sous un front plissé par le sentiment d'injustice. Dans ces moments-là, Albert se retient de ne pas le serrer fortement dans ses bras pour le consoler comme un gros nounours.

— Oui, répond Lacombe sur un ton bourru.

— Lacombe, appelez Madame Bâlois... Gisèle Bâlois et demandez- lui de passer au 36 au plus tard demain en fin de matinée... À onze heures ce sera très bien.

— Tout de suite ? Demande Lacombe.

— Bien sûr que vous l'appelez tout de suite, et pas à la Chandeleur !

Lacombe ne pouvait pas entreprendre la chose que l'on lui demandait sans à chaque fois répliquer par un *tout de suite* ?

devenu légendaire dans tous les étages, et de répondre par un grognement de râleur patenté.

Gisèle Bâlois est à l'heure. La frêle jeune femme, tassée dans son fauteuil, n'en mène pas large. Brutalspaire la met à l'aise :
 — Ne vous inquiétez pas Madame, je vous ai fait venir pour qu'éventuellement vous puissiez compléter votre témoignage sur l'attentat dont vous avez été le témoin, rue du Petit Musc, pas plus tard qu'hier.

La jeune femme ouvre la bouche, mais Franck ne la laisse pas parler, il lui explique :

— Réfléchissez bien ! C'est souvent le lendemain que les vraies images ou même les sensations reviennent en mémoire...

La jeune femme acquiesce. Brutalspaire constate qu'après avoir fait un véritable effort, elle finit par dire :

— Je crois bien qu'un souvenir me revient.

— Ah ! Dites-moi !

— L'odeur !

— Quelle odeur ? Demande Franck, surpris.

— D'eau de toilette.

Franck va dire quelque chose, lorsqu'elle l'en empêche

— C'est la même que celle de mon mari, continue-t-elle.

Franck interloqué, lui dit :

— Des eaux de toilette, il y en a des centaines dans le commerce, alors vous pensez bien que...

— Celle de mon mari n'est pas dans le commerce, justement ! Le coupe-t-elle.

— Comment cela ?

— C'est une maison de parfums qui ne vend que par démarchage à domicile, ce qui fait qu'ils ont les adresses de tous leurs clients.

Franck ne dit mot. C'est peut-être une piste intéressante, bien qu'assez compliquée quand même, se dit-il, au moment où la jeune femme rajoute :

— L'eau de toilette de mon mari, elle est facile à retenir... C'est *Homme* et d'après le représentant, c'est celle la moins choisie parce que c'est la plus chère. Vous voyez, vous avez de la chance.... Ah ! Et puis comme j'ai pensé que vous me les